

Une musique qui vient de loin

Barbara Polla

L'intérêt passionné, presque obsessionnel, que Rachel Labastie porte aux femmes « éloignées », déplacées, reléguées, emprisonnées, et les recherches intenses qu'elle conduit sur les éloignées, viennent de très loin.

Elles ramènent l'artiste auprès de ses aïeux éloignés, de sa grand-mère yéniche, nomade, fille de nomades, petite-fille de nomades, jamais considérée à sa place sauf quand elle chantait l'hymne des tziganes – *Djelem Djelem*, je suis partie, je suis partie – en tordant l'osier au bord des rivières, au bord des chemins. Un chant, une musique qui vient de la nuit des temps car toujours les nomades ont chanté, et chantent encore, parfois, le long des routes. Ils se sont déplacés à travers l'Europe pendant des centaines d'années.

Les Yéniches partaient d'Allemagne, empruntaient la route de l'osier, se déplaçaient selon les marais et les étangs pour récolter les matières nécessaires à leur production, paniers, hottes et autres pièces en osier. Rachel Labastie leur a dédié, entre autres, cette grande roue en osier qui tourne lentement sur elle-même et nous parle d'une lignée, d'une histoire qui constitue l'artiste au plus profond d'elle-même, de l'errance familiale, de génération en génération, le long de la route de l'osier. Une errance salvatrice, ne serait-ce que dans l'imaginaire, pour qui a vécu une grande partie de son enfance comme enfermée.

« *A Journey to Freedom* » – et la violence à l'arrivée

L'intérêt génétique, épigénétique, de Rachel Labastie pour les femmes déplacées fut intensément ravivé au cours d'un de ses déplacements d'artiste en Tasmanie. J'étais alors commissaire d'une grande exposition sur le thème « art & prison » au Tasmanian Museum and Art Gallery (TMAG), exposition que j'avais intitulée « A Journey to Freedom » : un voyage vers la liberté [ill. ••]. J'avais invité Rachel Labastie à faire ce long voyage vers l'autre bout du monde pour participer à cette exposition. Faut-il rappeler que la Tasmanie a été essentiellement peuplée par des détenus anglais, accompagnés de quelques gardiens et de quelques femmes ? L'Angleterre n'avait plus de place pour eux, les prisons débordaient... et envoyer ces forçats au loin, très loin, entassés sur quelques navires, pour leur faire construire là-bas leurs propres prisons et les y oublier, semblait la solution parfaite. Avec quelques femmes donc : il fallait bien assurer la vie, la survie, et la suite.

Comme thème pour son œuvre, Rachel Labastie élit le titre même de l'exposition, qu'elle reproduisit en torchis, la matière même des premières architectures vernaculaires. « A Journey to Freedom » s'étalait ainsi en lettres immenses sur une dizaine de mètres dans la plus grande salle du musée, mais à la fin de cette phrase qui semblait pourtant porteuse d'espoir, L'artiste ficha ses haches en céramique : à la fin du voyage, la violence attendait. Ces haches, le TMAG n'en voulait pas vraiment et nous avons dû les transporter dans nos valises personnelles, Rachel Labastie et moi-même, car pour l'artiste il était impensable que l'œuvre existe sans elles, sans cette évidence puissante de ce qui attendait les « déplacés » à leur arrivée.

De Tasmanie en Guyane, les femmes « déplacées »

Ce qui attendait les femmes en particulier, Rachel Labastie le découvrit lors des visites organisées par le TMAG pour les artistes en résidence pour « A Journey to Freedom » : visites des différents sites historiques de la ville, de l'ancienne prison de femmes, désormais rasée, dénommée « The Female Factory », du bagné encore existant et de sa terrible et fascinante « penitential chapel ». Un tourisme historique bien rôdé, certes, mais au-delà de l'Histoire, ce furent surtout les histoires personnelles des femmes, qui frappèrent la sensibilité de l'artiste et son imaginaire. Ces femmes parfois toutes jeunes encore, qui étaient envoyées par le gouvernement anglais à l'autre bout du monde pour un aller sans retour, avec le double projet d'une part de débarrasser les rues de Londres et d'ailleurs de ces « délinquantes » et d'autre part de permettre grâce à elles de peupler la colonie. Rachel Labastie se sent confrontée à tout un inventaire de destins tragiques dont elle a ressenti la rémanence avec une étonnante acuité.

De retour en Europe, il lui reste « le désir brûlant de parler de cette souffrance que j'ai ressentie comme palpable, vivante encore entre ces murs. » C'est alors qu'elle se met à investiguer si des pratiques similaires à celles utilisées par le gouvernement anglais existaient en France et qu'elle découvre l'histoire des « reléguées de Guyane », ces 519 femmes françaises récidivistes envoyées au bagné avec l'idée, comme pour les femmes anglaises envoyées en Tasmanie, qu'elles pourraient aussi bien peupler le pays. C'est sur l'histoire de ces femmes méconnues sur celle de la colonisation pénale française que va se cristalliser pendant plusieurs années l'attention à la fois historique et artistique de Rachel Labastie.

Des femmes surveillent des femmes

L'Histoire évoque 519 femmes récidivistes envoyées en Guyane à partir de 1887 pour y être unies à des forçats dans le but de constituer une colonie de peuplement. Internées à leur arrivée au sein d'un couvent – un « dépôt » – géré par des sœurs de l'œuvre de Saint-Joseph de Cluny, elles subissent dans les faits des peines de travail forcé particulièrement sévères. Celles qui parviennent à échapper au dépôt se retrouvent dans la misère, souvent prostituées par leurs maris. Devant l'échec complet de cette « colonisation », le gouvernement français décide, en 1907, d'abolir la relégation des femmes récidivistes.

Rachel Labastie s'est particulièrement intéressée au double destin des religieuses et des reléguées, les unes surveillant les autres, ainsi liées, dans la réalité, par un destin commun alors que tout les distinguait en apparence : les sœurs provenaient de classes en général aisées, elles étaient « filles de bonne famille » ; les bagnardes, elles, étaient des « déclassées », ayant grandi dans les classes les plus pauvres. L'histoire de leur enfermement commun, celui des surveillantes et celui des surveillées, souligne à quel point, toujours, l'enfermement des unes entraîne l'enfermement des autres, en un cercle vicieux actif dans toutes les prisons du monde, qu'elles soient physiques ou mentales. Rachel Labastie, elle, en féministe inclusive, voit avant tout dans cet enfermement commun des religieuses et des reléguées le partage d'un destin : celui de l'exil forcé. L'artiste se plaît alors à imaginer ces femmes liées par une solidarité dépassant les clivages sociaux.

L'hétéronomie de Bourdieu et l'art de Labastie

L'art de Rachel Labastie est sa manière d'être au monde. Pour elle qui a grandi dans l'une des hétéronomies les plus dures qui soient, au sein de laquelle nul élan personnel n'était accepté, l'imaginaire aura longtemps constitué son unique « cellule de liberté », le seul refuge dans lequel elle pouvait s'autoriser à vivre selon son goût. Et si Rachel Labastie réfute d'être « de genre féminin » dans sa manière de regarder le monde, elle se sent en revanche constamment ramenée à son genre par la société. « On nous regarde autrement, c'est certain. Mais cela ne vient pas de ce que nous sommes, de notre identité profonde, non : c'est notre *apparence* qui est en cause. En permanence, par son regard, l'autre colle sur nous une étiquette de genre. » Les éloignées, elles, se voyaient affublées d'une triple étiquette : femmes, coupables et récidivistes. En leur rendant hommage, en leur redonnant vie dans ses camées, en les transformant en bijoux, l'artiste arrache ces étiquettes et glorifie l'individualité, la singularité, la liberté, la force et la beauté de chacune. Mais comment rendre un visage à ces femmes dont il ne reste rien, aucun portrait, aucun souvenir ? Rachel Labastie alors contourne cette difficulté par un double hommage. Elle obtient des Archives nationales de la Police française

des portraits de femmes emprisonnées à Paris, et ce sont ces visages qu'elle va rendre aux « éloignées » -- il se pourrait bien d'ailleurs que l'une ou l'autre de ces femmes emprisonnées à Paris, après libération et récidive, aient, elles aussi, été envoyées en Guyane. Quoiqu'il en soit, l'hommage devient double : les femmes donnent visage aux femmes, les éloignées ne sont plus des bagnardes : entre les mains de la sculptrice, elles deviennent des résistantes. Elles échappent à toute domination, à celle masculine certes, mais aussi à la domination institutionnelle – deux types de dominations étroitement jumelées.

La difficulté extrême de la technique choisie par Labastie pour représenter ces femmes n'a pas été choisie au hasard. Il ne pouvait être facile de sortir ces « reléguées » de l'hétéronomie ; l'artiste elle-même connaît bien les difficultés inhérentes à toute prise de liberté. Pour créer ses camées, elle commence par travailler sur ordinateur les portraits qu'elle a obtenus. Elle collabore avec un laboratoire spécialisé dans l'impression d'images émaillées qu'elle appose alors sur la porcelaine, avant de faire fondre ces images en cuisant très lentement la porcelaine dans le four de son atelier. La trace imaginaire des éloignées se dissout progressivement sur la porcelaine... Toute erreur de cuisson ou de manipulation est fatale. Ce n'est qu'après d'infinies tentatives, une patience à toute épreuve et une dextérité réapprise à chaque « fournée » que les « éloignées » de Rachel Labastie reviennent à la vie de l'autre bout du monde et des nuits de l'Histoire, désormais parées de noblesse sur les précieux camées, médaillons que portaient alors les femmes « de bonne société », des récidivistes d'un autre genre : récidivistes de l'apparence, de l'élégance et de la mode.

Le travail de Labastie devient un art de la mémoire.

Voyages circulaires

Le thème du voyage, en écho à celui de l'enfermement, traverse lui aussi l'œuvre de Rachel Labastie. Un écho étrange quand le but du voyage, pour les éloignées, est justement... l'enfermement.

Djelem Djelem est un voyage circulaire à travers les âges, un voyage circulaire comme celui de Sisyphe, un voyage pour survivre, partir et revenir. Ce voyage circulaire, l'artiste s'en fait l'écho non seulement avec sa grande roue du temps mais aussi et surtout avec son chant et plusieurs performances au cours desquelles elle piétine et fragmente une terre qu'elle a préalablement installée au sol et laissé sécher. Pieds nus, dans une concentration absolue sur elle-même et tous les gens du voyage qui l'habitent, elle tourne, sur la terre, comme des milliers d'humains l'ont fait avant elle, elle tourne, elle fragmente la terre et les fragments deviennent parcelles de vie, parcelles de voyages, parcelles de départs, d'éloignements,

d'exils, de retours, jusqu'à ce que la terre devienne poussière. Et elle chante, de sa voix grave, pleine, timide encore, comme effrayée d'elle-même et de sa puissance possible. Sur les navires qui conduisaient les femmes vers leur enfermement, vers l'ailleurs, vers la négation d'elles-mêmes, des chants ont dû monter, en écho à ceux des baleines, des corps de ces femmes et c'est à elles aussi que Rachel Labastie rend hommage, que leurs navires les mènent en Tasmanie ou en Guyane.

De manière très concrète, le voyage est aussi intégré dans le travail même de Rachel Labastie, dans le développement de sa carrière. Il est rare pour une artiste française de sa génération d'avoir autant voyagé et fait voyager ses œuvres : outre la Tasmanie, la Suisse, la Belgique où elle réside et la France, Rachel Labastie a exposé en Espagne, en Italie, en Russie, en Allemagne (à la Biennale d'Ansbach), aux Pays-Bas, en Turquie et au Cameroun. Son exposition à Rome, à la Galerie Exelettronica, une exposition réalisée en 2017 en collaboration avec Analix Forever, s'intitulait « Djelem Djelem » et sa roue du temps y tournait aussi. En Espagne, elle exposa la même année au Goethe-Institut de Barcelone (commissariat de Herman Bashiron Mendolicchio) dans une exposition intitulée « El viaje ciclico / cyclic journeys ». Le voyage encore, le voyage circulaire. Celui qui ne finit jamais.

Histoires d'eau

L'abbaye de Maubuisson est construite au confluent du ru de Liesse et de l'Oise et sous les dalles de l'abbaye l'eau s'écoule, continuellement... Tout autour, ruisseau, canal et miroirs d'eau témoignent des aménagements hydrauliques qui remontent au Moyen Âge, à la création du monastère. Le canal collecteur qui court sous le bâtiment des latrines fut construit au XIII^e siècle, la rectification du lit de la rivière et le creusement du grand bassin datent, eux, de la rénovation des jardins aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce n'est pas par hasard si Rachel Labastie a élu l'Abbaye de Maubuisson pour accueillir son travail sur les « éloignées ». Il y a bien sûr le lien conceptuel entre les religieuses de l'Abbaye et celles de Guyane, mais il y a aussi et surtout un lien organique avec l'eau. En effet, nombre des œuvres de Rachel Labastie se réfèrent à l'eau. Alors qu'elle est d'un signe de feu et une sculptrice de la matière, l'eau lui est d'abord étrangère. Mais en réalité, tout travail sur la matière, sur les corps, est aussi un travail sur l'eau et tout travail sur le voyage se décline entre terres et mers. Ainsi les « enlisements » de Labastie, bateaux en terre crue venus de loin et qui, après avoir vogué, « échouent » et semblent s'ensevelir dans leur propre matière, évoquent ces liens intimes qui existent entre la matière terre et la matière liquide. Et Rachel Labastie de préciser : « Je veux faire revivre les éloignées dans cette abbaye parcourue de cet

ingénieux réseau d'eau souterrain qui semble les attendre, tel une métaphore poétique de leur voyage sans retour. » *Panta rhei* et, selon Gaston Bachelard, « une goutte d'eau suffit pour créer un monde. » On revoit alors en songe les mystérieux réceptacles de rosée de Rachel Labastie, ses « gardiens » de l'eau au fond de la forêt.

Rachel Labastie a également sculpté une Vénus – icône de beauté émergée des flots. La Vénus de Labastie ? L'amorce d'un corps de femme hissée sur la pointe des pieds, naissant d'une flaque de marbre satinée, polie, qui évoque l'eau et reflète les jambes sculptées dans le même marbre noir mais brut. L'été, Vénus se mire dans un parc – le jardin de la petite Escalère – l'hiver, dans ce même parc, elle est en partie immergée dans l'eau qui régulièrement inonde le lieu. Et elle renaît, chaque printemps, prête à s'élancer à nouveau, à s'envoler hors du monde, avec sa beauté imaginaire impérissable brandie comme une voile de voyage.

« *A Journey to Freedom* » d'une incroyable ténacité

Pour Rachel Labastie, la liberté est avant tout la liberté de créer, hier comme demain. Depuis des années, elle rêve d'installer sur un navire imaginaire une figure de proue en porcelaine faites des visages et des corps des éloignées. Mais si l'artiste libère les femmes de la cale du bateau pour les mettre à l'avant, face à l'océan, traçant la route marine, leurs mains restent menottées. Dans la réalité la liberté reste toujours limitée.

La liberté de créer elle aussi requiert, comme toute liberté, un engagement et une discipline de chacun instant. Le nombre de refus essuyés par l'artiste dans sa quête de soutiens à la production de cette œuvre monumentale est impressionnant et sa persévérance n'en est que plus admirable. Jusqu'à ce que l'ancienne abbaye cistercienne de femmes, fondée en 1236 par la reine Blanche de Castille, l'Abbaye de Maubuisson, lui ouvre ses portes, probablement impressionnée, au-delà de la beauté de l'œuvre, par les multiples liens que Rachel Labastie a su créer entre le lieu et son œuvre, comme elle le fait à chaque fois qu'elle investit un espace spécifique, intérieur ou extérieur.

L'abbaye de Maubuisson devient ainsi, le temps de l'exposition de Rachel Labastie, un temple de l'Histoire des femmes et des solidarités féminines ; un temple, aussi, de l'effort, du raffinement, du travail et de l'engagement ; un temple, enfin, de la mémoire, de l'eau et de la terre.

Et comme un chant de liberté, cette musique qui vient de loin... Quand Rachel Labastie, dans sa performance *Instable* [ill. ••], après avoir tourné, pieds nus, longtemps, sur la terre instable qui se craquèle sous ses pas, se met à chanter face à nous, de sa voix profonde et chaude, il

nous semble alors entendre, en cale ou en proue, le long des rivières ou autour d'un foyer, les voix de toutes les femmes que l'artiste porte en elle, comme des matriochkas. *Djelem Djelem*, *Lungone dromensa*, elles marchent et chantent, les femmes du voyage : les routes sont vastes, la terre vivante, l'eau profonde et les traces de leur pas traversent le temps.

Barbara Polla, mars 2021

A distant music

Barbara Polla

Rachel Labastie's passionate, almost obsessive interest in "outcast" women, those who have been displaced, banished and imprisoned, and the extensive research she carries out into their stories, is deeply rooted.

These women bring the artist closer to her ancestors, to her Yenish grandmother, a nomad, daughter of nomads, grand-daughter of nomads, only considered to be in her place when she sang the Romani anthem – *Djelem Djelem*, "I went, I went" – while weaving wicker on the river banks, on the roadside. A song as old as time, a song that nomads have always sung, and still sing today, from time to time, along the road. These people have been travelling around Europe for centuries.

Originating from Germany, the Yenish people would embark on the "Wicker Route", following the marshes and lakes they needed where they harvested the materials needed for their craft, baskets, hampers, and other wickerwork. One of the pieces that Rachel Labastie dedicated to these people is a large wicker wheel that slowly spins of its own accord. This wheel tells of a heritage, a history carried deep within the artist herself, a family that wandered over generations along the wicker route. A salutary vagrancy, even if only in the imagination, for someone who spent a large part of her childhood as if locked away.

***A Journey to Freedom* – and the violence awaiting on arrival**

Rachel Labastie's trip to Tasmania further stoked the flames of the artist's genetic, epigenetic, interest in displaced women. At the time, I was the curator for a large exhibition on the theme of "Art & Prison" at the Tasmanian Museum and Art Gallery (TMAG), which I had entitled *A Journey to Freedom*. I had invited Rachel Labastie to make the long journey to the other side of the world to participate in the exhibition. We should recall that Tasmania has been essentially populated by British prisoners, accompanied by a few guards and women. Britain had no more room for them; prisons were overflowing... Sending the convicts far away, very far away, thrown onto a few ships, to build their own prisons overseas and be forgotten forever, seemed to be the perfect solution. With a few women, of course: they had to think of life, survival, and the continuation of the colony.

As the theme of her piece, Rachel Labastie chose the same title as the exhibition, which she would make out of cob, the first material used in vernacular architecture. “A Journey to Freedom” was written out in huge letters spanning around ten metres in the main room of the museum. However, at the end of the seemingly hopeful phrase, the artist drove her ceramic axes into the wall: violence awaited at the end of the journey. Since the TMAG did not particularly want the axes, Rachel Labastie and I had to bring them in our own luggage. The artist couldn’t imagine the work without them, without the powerful evidence of what awaited the “displaced” on their arrival.

“Displaced” women, from Tasmania to French Guiana

Labastie would discover exactly what awaited these women during the visits organised by the TMAG for the artists in residency for *A Journey to Freedom*: these visits took the artists to various historical sites in town, such as the old women’s prison, now demolished and renamed “The Female Factory”, with its ruins of the prison cells and imposing and fascinating “penitential chapel”. An interesting site for historical tourism, indeed, yet beyond History, it represents the personal stories of the women who captured the artist’s heart and imagination. Often very young, these women were sent by the British government on a one-way journey to the other side of the world, with the double intention of clearing the streets of London and elsewhere of these “delinquents” while exploiting them to populate the colony. Rachel Labastie was confronted with the remnants of a vast inventory of tragic destinies that she sensed with remarkable perspicacity.

Back in Europe, she was left with “the burning desire to talk about this suffering that I had felt to be so palpable, still living between those walls.” When she set out to research practices used in France akin to those used by the British government, she discovered the story of the “Guiana exiles”, the 519 French women convicts relegated to the colonial prison in the aim, as was the case for the British women sent to Tasmania, of populating the country. For several years, Rachel Labastie focused all her historical and artistic attention on the history of these unknown women and the French penal colony.

Women guarding women

As History has it, 519 women convicts were sent to French Guiana from 1887 onwards to join other prisoners in the aim of establishing a settlement colony. When they arrived in Guiana, the women were interned in a convent – a “depot” – overseen by the Sisters of St.

Joseph of Cluny. Here, they would carry out extremely strict sentences of forced labour. Those able to escape the “depot” would end up living in poverty, often forced into prostitution by their husbands. In 1905, faced with the completely disastrous attempt at “colonisation”, the French government decided to stop sending women recidivists to the colony.

Rachel Labastie was particularly interested in the twofold destinies of the nuns and the recidivists, each group watching the other, brought together by circumstance, by their common destiny, despite their apparent differences: the Sisters were generally from a higher social class, daughters of “good families”; the convicts, on the other hand, were “common” and had grown up in the poorest echelons of society. The story of their shared captivity – that of the jailors and the jailed – underlines the extent to which the incarceration of some leads to the incarceration of others, in a vicious circle that we can still see today in prisons around the world, be they physical or mental. From her inclusive feminist perspective, Rachel Labastie sees in the mutual captivity of the nuns and the convicts a shared destiny: one of forced exile. The artist likes to imagine these women united by a solidarity that transcends social barriers.

Bourdieu’s heteronomy and the art of Labastie

The art of Rachel Labastie is her way of seeing the world. As someone who grew up in one of the harshest heteronomies there is, where no personal deviations were accepted, imagination was the only “cell of freedom” for a long time, as the only refuge where she could live as she pleased. Although Rachel Labastie claims not to see the world from a “feminine-gendered” perspective, she is constantly defined in this way by society. “We are subject to a different gaze; it’s true. But that doesn’t come from who we are, from our deeper identity, no: it’s about our *appearance*. Constantly, through this gaze, others stick the label of gender onto us.” The exiled women were defined by three labels: woman, guilty, and criminal. By paying homage to these women, by bringing them back to life through their cameos, turning them into jewellery, the artist rips off these labels and celebrates their individuality, uniqueness, freedom, strength and beauty. But how to give a face to these women who had left no legacy, no portrait, no memory? Rachel Labastie decided to address this problem by creating a double homage. She sourced portraits of women imprisoned in Paris from the French police force’s National Archives, and she would use these faces for her “*éloignées*” (“outcasts”). Any one of these Parisian convicts may well have been sent to Guiana after their release and reoffence. In any case, the piece becomes a double homage. These women give faces to other

women; these outcast women are no longer mere prisoners: in the sculptor's hands, they are transformed into rebels. They escape all forms of domination, both masculine and institutional – two forms of domination which are tightly interwoven.

The extremely challenging nature of the technique chosen by Labastie to represent these women was not accidental. There was no easy way to remove these “*éloignées*” from heteronomy; the artist knows all too well the difficulties inherent in any bid for freedom. To create her cameos, she starts by digitally editing the archive photos. She then works with a laboratory specialised in the printing of enamel images which she then applies to the porcelain, before setting the images by firing the porcelain very slowly in her studio kiln. The imaginary imprint of these exiles slowly dissolves onto the porcelain... Any mistake in the firing or handling process could be disastrous. Only after infinite attempts, a great deal of patience and a fine-tuning of the firing process did Rachel Labastie's *Éloignées* come back to life after being cast into the ether of distant lands and the annals of History, to now be nobly adorned on precious cameos, pendants that were once worn by “high society” women, repeating offenders of another kind: of crimes of appearance, elegance and fashion. Labastie's work becomes an art of remembrance.

Cyclic journeys

The theme of the journey, in parallel with that of imprisonment, also has a strong presence in the work of Rachel Labastie. A strange parallel, considering that the destination of these exiles is precisely that... Imprisonment.

Djelem Djelem is a cyclic journey through the ages, a cyclic journey like that of Sisyphus, a journey of survival, departure and return. This cyclic journey is evoked by the artist not only with her great wheel of time but also through songs and several performance pieces during which she paces and breaks up an earthen ground, which was installed in advance on the floor and left to dry out. Barefoot, channelling her own energy and that of the travelling people she carries within, she walks the ground in circles, as thousands of humans did before her, she walks in circles and breaks up the earth underfoot. These fragments become patches of life, patches of journeys, of departures, of distance, of exiles, returns, until the earth becomes dust. And she sings, in her deep, full, still shy voice, almost fearful of herself and her potential power. On the ships that escorted the women to their imprisonment, to other lands, to the denial of their selfhood, songs must have risen up, echoing the songs of whales, deep within the chests of these women. It is also to them that Rachel Labastie dedicates this

piece, whether their ships were headed to Tasmania or Guiana.

This idea of the journey incorporates itself in a very literal sense into the work of Rachel Labastie and into the evolution of her career. It is rare to see a French artist of her generation who has, along with her work, travelled so much: along with Tasmania, Switzerland, her country of residence Belgium, and France, Rachel Labastie has exhibited her work in Spain, Italy, Russia, Germany (at the Ansbach Contemporary Biennale), the Netherlands, Turkey and Cameroon. In 2017, her wheel of time also spun at her exhibition *Djelem Djelem* at the Ex Elettrofonica Gallery in Rome in collaboration with Analix Forever. She held another exhibition that same year at the Goethe Institute in Barcelona (curated by Herman Bashiron Mendolicchio) entitled *El viaje ciclico/Cyclic journeys*. The journey, the cyclic journey, appears once again. The journey that never ends.

Stories of water

The Abbaye de Maubuisson is built at the confluence of the Liesse stream and the River Oise. Under the stone of the Abbey, water flows, continuously... Around the building, the brook, canal and ponds are a window onto the hydraulic engineering dating back to the Middle Ages, when the Abbey was built. The run-off canal that runs under the latrine building was built in the 13th century, while the rectification of the riverbed and the digging of the large basin were carried out during renovations of the gardens during the 17th and 18th centuries. It is no coincidence that Rachel Labastie chose the Abbaye de Maubuisson to exhibit her *Éloignées*. There is, of course, a conceptual link between the nuns of the Abbey and those of Guiana, but there is also a more organic link with water. Indeed, many of Rachel Labastie's works contain references to water. Water is primarily foreign to the artist born under a fire sign and who sculpts matter. Yet, any piece about matter, about bodies, is really a piece about water and any work broaching the theme of journeys takes place between land and sea. Labastie's *Enlisements*, mud boats washed up from distant shores which have "run aground" and seem to be buried in their own material, evoke the intimate space where earth meets liquid. Rachel Labastie adds: "I want to bring these outcasts back to life in this abbey with its ingenious underground water system that seems to await them, like a poetic metaphor for their journey of no return." *Panta rhei*, and as Gaston Bachelard once said, "One drop of water suffices to create a world." In a daydream, we encounter Rachel Labastie's mysterious dew receptacles, her "guardians" of water deep within the forest.

Rachel Labastie has also sculpted a *Venus* – an icon of beauty who emerged from the waves.

Labastie's *Venus*? The beginning of a woman's body poised on her tiptoes, emerging from a silky-smooth, polished marble puddle that evokes water and reflects the sculpted legs in that same dark, raw marble. In summer, *Venus* gazes at her reflection in the park – the Jardin de la Petite Escalère – and in winter, in that same park, she is partially submerged in the water that often floods the site. And she is born again every Spring, ready to leap again, to ascend to another plane, with her imagined, undying beauty held high like a ship's sail.

A Journey to Freedom of astounding tenacity

For Rachel Labastie, freedom means first and foremost the freedom to create, as it always has and always will. For years, she has dreamed of adorning an imaginary ship with a porcelain figurehead encompassing the faces and bodies of the relegated women. Yet even though the artist frees the women from the galley to place them at the bow, facing the ocean, navigating the ship's course, their hands remained shackled. In reality, freedom is never given in full.

The freedom to create also demands, as does any freedom, constant commitment and discipline. The number of rejections the artist received when seeking funding for the production of this monumental work is astounding and makes her perseverance all the more admirable. Finally, the Abbaye de Maubuisson, a former Cistercian nunnery founded in 1236 by Blanche of Castille, opened its doors to her, most likely impressed not only by the beauty of the work, but also by the multiple connections that Rachel Labastie was able to draw between the place and her work, which is something she does whenever occupying a specific space, interior or exterior.

In this way, the Abbaye de Maubuisson is transformed for the duration of Rachel Labastie's exhibit into a temple dedicated to women's history and the history of feminine solidarity; to effort, refinement, work and commitment; to memory, water and earth.

And like a song of freedom, a certain music comes from afar... When Rachel Labastie, in her performance *Instable*, after slowly circling barefoot around the unstable earth that cracks under her feet, sings facing out to us in her deep and warm voice, we seem to hear from the galley or the bow, along the rivers or around a hearth, the voices of all these women the artist carries inside her, like matryoshkas dolls. *Djelem Djelem*, *Longone dromensa*, they walk and sing, these travelling women: the road is long, the earth is alive, the water is deep and their footprints travel in time.

Muziek die van ver komt

Barbara Polla

De hartstochtelijke, bijna obsessieve interesse van Rachel Labastie voor 'uitgewezen', gedeporteerde, verbannen, gevangengezette vrouwen, en haar intense onderzoek hierover vinden hun oorsprong in een ver verleden. Ze voeren de kunstenares terug naar haar verre voorouders, haar Jenische grootmoeder, nomade, dochter van nomaden, kleindochter van nomaden, die zich nergens thuis voelde, behalve wanneer ze de hymne van de zigeuners zong – *Djelem, Djelem*, ik ben vertrokken, ik ben vertrokken – terwijl ze riet vlocht langs de oevers van rivieren en langs de kant van de weg. Een lied, muziek uit het begin der tijden, want de nomaden hebben het altijd gezongen, en zingen het soms nog, terwijl ze, zoals ze al honderden jaren doen, onderweg zijn door Europa.

De Jenische vertrokken uit Duitsland, volgden de rietroute, trokken door moerassen en vijvers om het materiaal te verzamelen dat ze nodig hadden om manden, korven en andere rieten voorwerpen te maken. Als eerbetoon aan hen maakte Rachel Labastie, onder andere, dit grote rieten wiel, dat langzaam draait en ons vertelt over een bloedlijn, een verhaal dat geworteld is in het diepste wezen van de kunstenares, een verhaal van een familiale zwerftocht, van generatie op generatie, langs de rietroute. Een zwerftocht die redding brengt, al was het maar in de verbeelding, voor wie een groot deel van haar jeugd als het ware opgesloten leefde.

'A Journey to Freedom' – en geweld bij de aankomst

De genetische, epigenetische interesse van Rachel Labastie voor gedeporteerde vrouwen werd opnieuw aangewakkerd tijdens een van haar reizen naar Tasmanië. Ik was toen curator van een grote tentoonstelling met als onderwerp 'kunst en gevangenis' in de Tasmanian Museum and Art Gallery (TMAG), die ik de titel 'A Journey to Freedom' had gegeven: 'een reis naar de vrijheid'. Ik had Rachel Labastie gevraagd om naar de andere kant van de wereld te reizen om aan deze tentoonstelling deel te nemen. Moet ik eraan herinneren dat Tasmanië hoofdzakelijk werd bevolkt door Engelse gevangenen, samen met enkele bewakers en enkele vrouwen? In Engeland was er geen plaats meer voor hen, de gevangenen zaten overvol ... en deze dwangarbeiders ver, zeer ver weg sturen, opeengepakt in schepen, om ze daar hun eigen gevangenen te laten bouwen en te vergeten, leek de perfecte oplossing. Met enkele vrouwen dus: die waren nodig om het leven, het voortbestaan en de toekomst te verzekeren.

Als onderwerp voor haar werk koos Rachel Labastie de titel van de tentoonstelling, die ze uitvoerde in leem, het materiaal van de eerste inheemse huizen. 'A Journey to Freedom' stond in gigantische letters, een tiental meter lang, te lezen in de grootste zaal van het museum. Aan het einde van deze toch hoopvolle zin, sloeg de kunstenares enkele keramische bijlen in de muur: aan het einde van de reis wachtte immers het geweld. Die bijlen wilde de TMAG er eigenlijk niet bij en wij, Rachel Labastie en ik, hebben ze moeten meenemen tussen onze persoonlijke bagage, want voor de kunstenares was het werk zonder deze bijlen, zonder dit krachtige bewijs van wat er de 'gedeporteerden' bij hun aankomst te wachten stond, ondenkbaar.

‘Gedeporteerde’ vrouwen, van Tasmanië tot Guyana

Wat de vrouwen te wachten stond, ontdekte Rachel Labastie tijdens de bezoeken die de TMAG organiseerde voor de kunstenaars in residentie voor ‘A Journey To Freedom’: bezoeken aan de verschillende historische sites van de stad, de oude vrouwengevangenis, die nu gesloopt is en ‘The Female Factory’ werd genoemd, het nog bestaande bagno (strafkamp) en zijn verschrikkelijke ‘penitential chapel’. Een gruwel die aan de bron ligt van een goed draaiend historisch toerisme. Behalve de geschiedenis waren het vooral de persoonlijke verhalen van de vrouwen die de kunstenaars troffen en tot haar verbeelding spraken. Deze soms nog erg jonge vrouwen werden door de Engelse regering voor een enkele reis naar de andere kant van de wereld gestuurd, met een dubbel doel: enerzijds de ‘delinquenten’ uit de straten van Londen en elders weghalen, anderzijds het bevolken van de kolonie. Rachel Labastie werd geconfronteerd met een hele resem tragische verhalen, waarvan ze de nasleep met verbazingwekkende scherpte aanvoelde.

Terug in Europa had ze nog steeds ‘de vurige wens om te praten over dit lijden dat nog steeds tastbaar tussen deze muren aanwezig is’. Ze onderzocht of er in Frankrijk praktijken bestonden die vergelijkbaar waren met die van de Engelse regering en ze ontdekte het verhaal van de ‘ballingen van Guyana’: 519 Franse vrouwelijke recidivisten die naar het bagno werden gestuurd met het idee, zoals bij de Engelse vrouwen die naar Tasmanië werden gedeporteerd, dat ze net zo goed het land zouden kunnen bevolken. Het verhaal van deze miskende vrouwen, van de Franse strafkolonisatie zal Rachel Labastie jarenlang bezighouden, zowel in haar historisch onderzoek als in haar artistieke praktijk.

Vrouwen bewaken vrouwen

Vanaf 1887 werden door de Franse overheid 519 vrouwelijke recidivisten naar Guyana gestuurd waar ze werden ‘verenigd’ met de dwangarbeiders om er een nederzetting te bevolken. Bij hun aankomst werden ze geïnterneerd in een klooster – een ‘huis van bewaring’ – beheerd door de zusters van Sint-Jozef van Cluny, waar ze onder toezicht tewerkgesteld werden. Zij die het huis van bewaring wisten te ontvluchten door te trouwen met een van de mannelijke dwangarbeiders, belandden in armoede en werden vaak door hun echtgenoten geprostitueerd. Omdat het project als een totale mislukking werd ervaren, besloot de Franse regering in 1907 om af te zien van verbanning van vrouwelijke recidivisten.

Rachel Labastie was vooral geïnteresseerd in het dubbele lot van de zusters en de ballingen. De enen bewaakten de anderen en daardoor waren ze verbonden door een gemeenschappelijk lot, terwijl ze schijnbaar op alle vlakken verschilden: de zusters kwamen over het algemeen uit de gegoede klasse, ze waren ‘dochters van betere komaf’, terwijl de veroordeelden ‘aan lager wal geraakte personen’ waren, die waren opgegroeid in de armste klassen van de maatschappij. Het verhaal van hun gemeenschappelijke opsluiting, dat van de bewaaksters en dat van diegenen die onder bewaking stonden, onderstreept dat de opsluiting van de enen altijd leidt tot de opsluiting van anderen, een vicieuze cirkel die in alle gevangenissen ter wereld aanwezig is, zowel fysiek als mentaal. Rachel Labastie ziet als inclusieve feministe in deze gemeenschappelijke opsluiting van zusters en ballingen

vooral een gedeeld lot: het lot van gedwongen ballingschap. De kunstenaar stelt zich deze vrouwen graag voor als verbonden door een solidariteit die de sociale verschillen overstijgt.

De heteronomie van Bourdieu en de kunst van Labastie

De kunst van Rachel Labastie toont hoe zij in de wereld staat. Labastie groeide op in een van de zwaarste heteronomieën die er bestaan, waarin geen persoonlijke impulsen werden aanvaard. Lange tijd was de verbeelding voor haar de enige manier om hieraan te ontsnappen, een schuilplaats als het ware waarin ze kon leven zoals ze wilde. En ook al ontkent Rachel Labastie dat haar manier om naar de wereld te kijken 'vrouwelijk' is, toch voelt ze zich door de samenleving voortdurend herinnerd aan haar gender. 'Ze kijken op een andere manier naar ons, dat staat vast. Maar niet om wie we zijn, niet om onze diepere identiteit, nee: het is ons *uiterlijk* waar het om gaat. Anderen plakken ons, met hun blik, voortdurend een genderlabel op.'

De gedeporteerde vrouwen kregen een drievoudig label opgespeld: vrouwen, daders en recidivisten. Door hen te eren, weer tot leven te brengen in haar cameeën en te verwerken tot sieraden, ruikt de kunstenaar die labels af en verheerlijkt ze de individualiteit, de bijzonderheid, de vrijheid, de kracht en de schoonheid van elk van hen. Maar hoe geef je een gezicht aan deze vrouwen van wie er niets bewaard bleef, geen enkel portret, geen enkele herinnering? Rachel Labastie lost dit probleem op met een dubbel eerbetoon. Het Nationaal Archief van de Franse politie bezorgde haar portretten van vrouwen die opgesloten zaten in Parijs, en het zijn die gezichten die ze de 'gedeporteerde' vrouwen zal geven – het is overigens best mogelijk dat een of meer van deze vrouwen die in Parijs zaten opgesloten, na hun vrijlating en recidive, naar Guyana werden gestuurd. Hoe dan ook, het eerbetoon is dubbel: de vrouwen geven een gezicht aan de vrouwen, de gedeporteerden zijn geen gevangenen meer: in de handen van de beeldhouwster worden ze verzetsstrijdsters. Ze ontsnappen aan elke overheersing, zeker aan de mannelijke overheersing, maar ook aan de institutionele overheersing – twee soorten overheersing die nauw met elkaar verbonden zijn.

Niet toevallig kiest Labastie voor een bijzonder moeilijke techniek om deze vrouwen weer te geven. Het is niet gemakkelijk om deze 'ballingen' te bevrijden uit de heteronomie; de kunstenaar zelf is zich terdege bewust van de moeilijkheden die inherent zijn aan alle vormen van vrijheidsberoving. Om haar cameeën te maken, bewerkt ze eerst op de computer de portretten die ze heeft gekregen. Ze werkt samen met een laboratorium dat gespecialiseerd is in het afdrukken van geëmailleerde afbeeldingen die ze vervolgens op het porselein aanbrengt. Daarna laat ze de afbeeldingen smelten door het porselein heel traag in haar atelier in de oven te bakken. Het denkbeeldige spoor van de gedeporteerden lost geleidelijk op in het porselein ... Elke fout in het bakproces of verkeerde handeling is fataal. Pas na oneindig veel pogingen, eindeloos geduld en veel vaardigheid, bij elke 'ovenlading' opnieuw, komen de 'gedeporteerde' vrouwen van Rachel Labastie weer tot leven aan de andere kant van de wereld en in een andere tijd, en nu beladen met een edele verschijningsvorm, op waardevolle cameeën, op medaillons gedragen door vrouwen 'uit de hogere kringen', recidivisten van een andere soort: recidivisten van uiterlijk, elegantie en mode.

Het werk van Labastie wordt een geheugenkunst.

Reizen zonder einde

Ook het thema reizen, als resonantie van dat van opsluiting, doorkruist het werk van Rachel Labastie. Een vreemde keuze wanneer het doel van de reis, voor de gedeporteerden, juist ... opsluiting is. *Djelem Djelem* is een rondreis door de eeuwen heen, een zwerftocht zoals die van Sisyphus, een tocht om te overleven, weg te gaan en weer te keren. De kunstenaar geeft deze zwerftocht niet alleen weer met haar grote tijdrad, maar ook en vooral met haar lied en verschillende performances waarin ze aarde of klei die ze eerder op de grond had gelegd en had laten drogen, vertrapt en in stukken verdeelt. Blootvoets, uiterst geconcentreerd op zichzelf en op alle reizigers en nomaden die bezit van haar hebben genomen, draait ze rond, op de aarde, zoals duizenden voor haar hebben gedaan, ze draait rond, ze verdeelt de aarde in stukken en de fragmenten worden stukjes leven, stukjes reizen, stukjes vertrek, deportatie, verbanning, terugkomst, totdat de aarde tot stof verwordt. En ze zingt, met haar diepe, volle stem, timide ook, alsof ze bang is voor zichzelf en voor haar mogelijke kracht. Op de schepen die de vrouwen naar hun opsluiting brachten, naar elders, naar de ontkenning van zichzelf, moesten deze gezangen in antwoord op die van de walvissen opstijgen uit de lichamen van deze vrouwen. Het is ook aan hen dat Rachel Labastie hulde brengt, ongeacht of de schepen hen nu naar Tasmanië of Guyana brachten.

Op een heel concrete manier wordt de reis ook geïntegreerd in het werk van Rachel Labastie en in haar loopbaan. Weinig Franse kunstenaars van haar generatie hebben zoveel gereisd en van weinigen heeft ook het werk zoveel gereisd: behalve in Tasmanië, Zwitserland, België, waar ze woont, en Frankrijk, heeft Rachel Labastie ook tentoongesteld in Spanje, Italië, Rusland, Duitsland (op de Biënnale van Ansbach), Nederland, Turkije en Kameroen. Haar tentoonstelling in Rome, in de Galerie Exelettronica, een tentoonstelling die in 2017 werd georganiseerd in samenwerking met Analix Forever, had als titel 'Djelem Djelem' en ook daar draaide haar tijdrad rond. In Spanje exposeerde ze datzelfde jaar in het Goethe-Instituut van Barcelona (met Herman Bashiron Mendolicchio als curator) in een tentoonstelling met als titel 'El viaje ciclico / cyclic journeys'. Weer de reis, de rondreis. De reis die nooit eindigt.

Verhalen van water

De abdij van Maubuisson is gebouwd aan de samenvloeiing van de Liesse en de Oise en onder de vloer van de abdij stroomt het water continu ... Rondom getuigen een beek, een kanaal en vijvers van de waterbeheersingsinfrastructuur die werd aangelegd in de middeleeuwen, toen het klooster werd gebouwd. Het afvoerkanaal dat onder het latrinegebouw loopt, dateert van de 13^{de} eeuw. Bij de renovatie van de tuinen in de 17^{de} en 18^{de} eeuw werd de rivierbedding rechtgetrokken en het grote bassin uitgegraven.

Het is geen toeval dat Rachel Labastie de abdij van Maubuisson heeft gekozen voor haar werk over de 'gedeporteerden'. Er is natuurlijk de conceptuele link tussen de zusters van de abdij en die van Guyana, maar er is ook en vooral een organische link met het water. Veel van de werken van Rachel Labastie verwijzen immers naar water. Als beeldhouwster en kunstenaar die werkt met een oven en met email en porselein, lijkt ze op het eerste gezicht weinig met water te hebben. Maar in feite is alle werk aan materie en lichamen, ook een werk aan water en vindt al het werk dat met reizen te maken

heeft, plaats tussen land en zee. Zo roepen de ‘enlisements’ van Labastie, boten in ongebakken aarde die van ver komen en die, na te hebben gevaren, ‘stranden’, en begraven lijken te worden in hun eigen materiaal, deze intieme band op tussen de aarde en het vloeibare materiaal. En Rachel Labastie verduidelijkt: ‘Ik wil de gedeporteerden weer tot leven brengen in deze abdij met dit ingenieuze ondergrondse watersysteem dat op hen lijkt te wachten, als een poëtische metafoor voor hun enkele reis.’ *Panta rhei* en, volgens Gaston Bachelard, ‘is één druppel water voldoende om een wereld te scheppen’. Dan zien we in een droom de mysterieuze ‘réceptacles’ van Rachel Labastie, een soort vergaarbakken van dauw, ‘bewakers’ van het water diep in het bos.

Rachel Labastie beeldhouwde ook een *Venus* – een icoon van schoonheid, oprijzend uit de zee. De *Venus* van Labastie? De aanzet van een vrouwenlichaam dat op haar tenen gaat staan, en oprijst uit een plas gesatineerd, glanzend marmer, die doet denken aan water en de benen weerspiegelt die in hetzelfde zwarte maar ruwe marmer zijn gehouwen. In de zomer laat Venus zich aanschouwen in een park – de tuin van La Petite Escalère – in de winter, in datzelfde park, wordt ze gedeeltelijk opgenomen in het water dat de plek regelmatig overstroomt. En elke lente wordt ze herboren, klaar om weer op te rijzen, om weg te vliegen van de wereld, met haar onvergankelijke denkbeeldige schoonheid als zeil.

‘A Journey to Freedom’, het verhaal van een ongelooflijk doorzettingsvermogen

Voor Rachel Labastie is vrijheid in de eerste plaats de vrijheid om te creëren, gisteren en morgen. Al jaren droomt ze ervan om een porseleinen boegbeeld met de gezichten en lichamen van de gedepoteerde vrouwen op een denkbeeldig schip te installeren. Maar ook al bevrijdt de kunstenares de vrouwen uit het scheepsruim om ze vooraan op de boeg van het schip te plaatsen, uitkijkend over de oceaan, terwijl ze de route aangeven, toch blijven hun handen geboeid. In werkelijkheid is vrijheid altijd beperkt.

De vrijheid om te creëren vereist ook, net als elke andere vrijheid, op elk moment betrokkenheid en discipline. Het aantal negatieve reacties die de kunstenares kreeg, in haar zoektocht naar steun voor de productie van dit monumentale werk is onwaarschijnlijk groot. Haar doorzettingsvermogen is des te bewonderenswaardiger. Uiteindelijk stapte de abdij van Maubuisson, een voormalige cisterciënzerabdij, in 1236 gesticht door koningin Blanca van Castilië, mee in het project. Behalve door de intrinsieke schoonheid van het werk zelf, moet men er meteen geboeid zijn geweest door de vele verbanden die Labastie wist te creëren tussen de plaats en haar werk, wat ze overigens altijd doet als ze gebruik maakt van een specifieke binnen- of buitenruimte.

Zo wordt de abdij van Maubuisson tijdens de tentoonstelling van Rachel Labastie een tempel voor de geschiedenis van vrouwen en vrouwelijke solidariteit; een tempel van inspanning ook, verfijning, werk en engagement; een tempel, ten slotte, van het geheugen, van het water en de aarde. En als een lied van vrijheid, muziek die van ver komt ... Wanneer Rachel Labastie, in haar performance *Instable*, nadat ze lange tijd blootsvoets heeft rondgedraaid op de onstabiele aarde die barst onder haar voeten, voor ons begint te zingen, met haar diepe en warme stem, lijken we de stemmen te horen van alle vrouwen die de kunstenares in zich draagt, de vrouwen in het ruim of op de boeg van een schip, langs de rivieren of rond de haard, als matroesjka’s. *Djelem Djelem, Lungone dromensa*, ze

wandelen en zingen, de rondtrekkende vrouwen: de wegen zijn eindeloos, de aarde leeft, het water is diep en de sporen van hun voetstappen doorkruisen de tijd.

Barbara Polla, March 2021